

SVETLANA JAKIMOVSKA

Université „Goce Delcev“ de Štip

**LA TRADUCTION DES ÉLÉMENTS CULTURELS
MACÉDONIENS ET CROATES DANS LE ROMAN *SORCIÈRE*
DE VENKO ANDONOVSKI**

ABSTRACT : Le roman *Sorcière* de l'écrivain macédonien contemporain Venko Andonovski a été traduit en français en 2014. Cet article porte sur la traduction française des lexèmes désignant des éléments des cultures macédonienne et croate dans ce roman. L'article prend en considération les anthroponymes, les toponymes, les realia du domaine de l'alimentation, du folklore, de l'histoire, etc. L'objectif de l'article est d'analyser les procédés de traduction pour voir comment et dans quelle mesure sont retenus les éléments culturels des deux cultures dans le texte de la traduction.

Mots-clés: Sorcière, traduction, culture, Macédoine, Croatie

Le roman

Publié pour la première fois en 2006 à Skopje, le roman *Sorcière* a connu un succès immédiat. Aujourd'hui, c'est le roman macédonien contemporain le plus lu et le plus primé. Il s'agit d'un roman postmoderne qui intègre plusieurs récits. L'accent est mis sur l'amour entre padre Benjamin, confident du pape, d'origine croate et la « sorcière » Jovana, d'origine macédonienne. D'une façon expérimentée, cette histoire est liée à la vie de deux étudiantes en médecine dont l'une est en contact avec l'auteur. Pour sa part, l'auteur a aussi un rôle assez dynamique dans le roman. Il nous raconte son enfance et de là une partie de la vie de sa grand-mère Slobotka Atanasova, il nous présente les histoires policières de son père et même, il s'adresse directement au lecteur.

Dans la structure du roman se croisent deux cultures – la culture croate et la culture macédonienne, mais on y retrouve aussi des échos des autres cultures voisines ou lointaines. Cet entrelacement est à expliquer par la biographie de l'auteur – professeur de la littérature croate. Dans une interview, parlant de l'inspiration pour le roman, il a indiqué qu'il résidait à l'université de Zagreb, en Croatie, comme professeur invité quand il est tombé sur de vieux comptes rendus des procès en sorcellerie. Cela l'a incité à aborder un

sujet peu traité : le massacre d'un demi-million de femmes en Europe, sous prétexte d'être sorcières¹.

Il est clair que si les deux personnages principaux du roman sont d'origine croate et macédonienne et que si l'action se déroule aussi bien en Croatie qu'en Macédoine, les éléments qui pointent vers les deux cultures seront nombreux.

La traduction

Près de huit ans après sa première édition, ce roman a été traduit en français en 2014 et publié par l'éditeur belge Kantoken. La traduction en français est faite par Maria Bejanovska.

L'action de la narration principale a lieu en Macédoine et en Croatie, tandis que l'action des autres flux narratifs est située en Macédoine. L'auteur a tenté d'indiquer les différents milieux culturels avec des ressources linguistiques et extralinguistiques (des schémas, photos, rébus, dessins). Il convient de souligner que le défi de traduire les éléments des deux cultures devient encore plus difficile avec les défis de nature différente, tels que les registres linguistiques auxquels appartiennent les lexèmes désignant des concepts culturels, puis des rimes dont ces lexèmes font partie, des jeux de mots, des associations.

Les éléments culturels macédoniens

Les mots à charge culturelle sont marqués d'un astérisque - l'explication est donnée dans les marges du texte, mais aussi dans le cadre du glossaire au début du roman. Ces mots sont suivis de courtes explications et ils pourraient être divisés en plusieurs groupes : anthroponymes, toponymes, noms des institutions et realia.

Les anthroponymes macédoniens

Les anthroponymes macédoniens sont nombreux dans le texte de départ. A la différence de la tendance générale de transcription des anthroponymes, dans la traduction française de ce roman la plupart des anthroponymes sont translittérés. C'est le cas du prénom de l'un des personnages principaux, la belle Jovana de Macédoine. Elle n'est pas transcrite comme Iovana ce qui permettra de garder la prononciation macédonienne, mais elle est translittérée comme Jovana, ce qui changera la prononciation de la lettre initiale de [j] en [ʒ]. Ce prénom est aussi situé dans un contexte culturel au moment où le narrateur s'adresse à Jovana, en l'appelant *Jovano*, *Jovanke* (АНДОНОВСКИ :

¹ L'interview donnée pour *Le monde* est disponible sur le site :<http://www.lemonde.fr/livres/article/2015/04/02/le-bucher-des-ardentes_4607919_3260.html>

2014, p. 252). En effet, *Jovano, Jovanke* est le titre d'une chanson folklorique macédonienne. Dans la traduction, cette variation du prénom pourrait introduire des confusions et elle est omise dans la traduction, ce qui se justifie aussi par le fait que le public francophone ne connaît pas cette chanson.

Dans le texte, on trouve un autre prénom macédonien typique – celui de Ѓорѓија (mentionné souvent dans les chansons folkloriques), le prénom du fiancé de Jovana, mort avant le mariage. Il est transcrit comme Georgija et est accompagné d'un attribut – Vevcanec qui indique son origine du village de Vevcani. Cette indication n'est pas expliquée dans la traduction, où l'on trouve une simple translittération – Vevcanec.

Un autre prénom à connotation culturelle est le prénom de Целадин-бер, la première partie du syntagme désignant un prénom turc typique et la deuxième un titre turc. Le prénom est donc, transcrit et la deuxième partie est traduite de sorte à obtenir le syntagme français Djeladin-bey. Les Macédoniens connaissent le nom de Djeladin-bey car c'est un malfaiteur turc bien connu. Il n'est pourtant pas nécessaire d'expliquer les connotations historiques et culturelles car le contexte explique au lecteur francophone le caractère de ce personnage historique.

Un autre personnage faisant partie de l'histoire macédonienne est le personnage de Ванчо Михајлов translittéré comme *Vanco Mihajlov*. Son nom est suivi d'une brève explication - *révolutionnaire pro-bulgare*.

Avec les noms de Vanco Mihajlov et Djeladin-bey, celui de Tito porte aussi des connotations historiques. Dans le texte de départ, il représente un attribut du toponyme *Yougoslavie – Titova Jugoslaviја*. Dans la traduction – *la Yougoslavie de Tito*, le nom de Tito est donné sans explications. Cette solution de la traductrice repose sur l'hypothèse qu'il s'agit d'un personnage bien connu au niveau mondial.

Dans le roman, sont également présentés les noms de célèbres écrivains macédoniens contemporains tels qu'Ante Popovski et Petre Andreevski que les lecteurs francophones ne connaissent pas. Dans un passage du roman, l'un des personnages dit qu'elle a tout lu depuis Shakespeare jusqu'à Ante Popovski et Petre Andreevski (АНДОНОВСКИ : 2014, p. 93). Dans la traduction française on retrouve d'autres auteurs et le personnage dit : depuis Shakespeare et Baricco et Kureishi jusqu'à Petre Andreevski (ANDONOVSKI : 2014, p.100). L'intention de la traductrice par cette intervention est claire : il s'agit d'une longue période dans l'histoire de la littérature allant de Shakespeare jusqu'à nos jours qui ne peut pas être indiquée par des noms des écrivains contemporains inconnus aux lecteurs francophones. Pour cette raison Baricco et Kureishi prennent la place d'Ante Popovski. Le nom de Petre Andreevski est conservé pour garder un élément culturel

macédonien, tandis que l'omission d'Ante Poposki se justifie par le fait qu'il est mentionné ailleurs dans le texte (АНДОНОВСКИ : 2014, p. 145) comme un poète que le narrateur admirait.

Les toponymes et les noms des institutions

Les toponymes donnés dans le roman sont en général inconnus dans le monde francophone. La capitale de la République – Skopje est peut-être largement connue, mais dans le roman sont aussi mentionnés les noms de petites villes, des villages et même des banlieues. Dans le glossaire, on retrouve 4 toponymes macédoniens sur un nombre total de 42 lexèmes. Il s'agit d'une ville - Struga, définie à tort comme village, puis d'une région et d'une montagne – Мијачија (Mijacija) et Скопска Црна Гора (Skopska Crna Gora). Le toponyme Mijacija a une forte connotation culturelle et historique. Dans le glossaire, ce toponyme est défini comme *une région en Macédoine*. Néanmoins, cette région est connue par le fait qu'elle a donné naissance à des zogرافs et fresquistes célèbres, ce qui n'est pas mentionné dans le glossaire. Cela est à expliquer par le fait que l'importance de cette région peut être comprise du contexte dans lequel les lexèmes *Mijacija* et *zogراف*, sont placés l'un à côté de l'autre (АНДОНОВСКИ: 2014, p.215), avec une explication pour le lexème *zogراف*. Le toponyme *Mijacija* se trouve dans un autre passage du roman avec une connotation historique : *славното мијачко царство (le célèbre royaume de Mijacija)*. L'attribut *célèbre* est remplacé par l'attribut *antique* en fonction d'une meilleure compréhension du contexte : *le royaume antique de Mijacija*. En outre, il y a une certaine incohérence en ce qui concerne l'explication parce que toutes les explications figurent dans les marges du texte, mais l'explication de la région de Mijacija n'est donnée que dans le glossaire.

Sont également mentionnés les noms de deux banlieues de Skopje : *Ѓорче Петров* et *Влае* qui ne sont pas expliquées mais juste transcrits : *Gjorce Petrov* et *Vlae*. En ce qui concerne le toponyme *Vlae*, son sens est évoqué par le contexte même où l'on parle de la périphérie. D'autre part, le toponyme *Gjorce Petrov* reste un toponyme obscur qui se répète plusieurs fois et qui devrait être défini comme une banlieue de Skopje dans la traduction. Le roman est aussi riche en noms désignant des lieux avec une fonction spécifique comme le cimetière *Butel*, ou *Bit Pazar* – le plus grand marché de Skopje. Les explications sont fournies dans les marges à côté du texte et dans le glossaire. D'autre part, la forteresse Kale, figure simplement comme *Kale* dans le texte source tandis que dans la traduction, une explication qui représente une partie intégrale du texte est insérée - "*Depuis la forteresse de Kalé, des nuages noirs...*". (ANDONOVSKI : 2014, p. 97)

En ce qui concerne la traduction des noms désignant des institutions, restaurants et usines bien connus en Macédoine, l'approche de la traductrice varie. Par exemple, le café *London* n'est pas traduit comme Londres et les filles se rencontrent au *London café*. Bien sûr, les lecteurs francophones ne peuvent pas partager les connotations que ce nom évoque chez le lecteur macédonien parce qu'il s'agit d'un café prestigieux situé à la place centrale.

Un autre local, le restaurant « Buket » que l'auteur appelle le « Saint-Siège » des bohèmes n'est pas expliqué dans la marge car sa fonction devient évidente du contexte. C'est aussi le cas de l'hôtel Biser à Struga. Le nom du restaurant signifie « bouquet », le nom de l'hôtel signifie « perle », mais ils ne sont pas traduits parce que ce n'est pas important pour le flux narratif. L'empreinte de la prononciation macédonienne se fait sentir dans le nom de l'opérateur mobile *Makedonski Telekom* car, même si translittéré, le lecteur francophone comprend qu'il s'agit d'un opérateur mobile de Macédoine. La prononciation locale est aussi retenue dans la traduction de l'acronyme désignant l'académie macédonienne – *MANU*, expliqué dans les marges et dans le glossaire : *Académie macédonienne des sciences et des arts*. Une telle décision de ne pas traduire l'institution en français pour prendre ensuite les premières lettres de l'institution et obtenir un nouvel acronyme *AMSA* va en faveur de la transmission des caractéristiques du discours national. La traductrice n'a pas cherché d'institution équivalente en France, mais elle a souligné le caractère national de cette institution².

Le seul nom dont la signification est traduite est le nom d'une usine de confection de vêtements pour enfants *Haue deme* traduit comme *Notre enfant*, même si dans le texte il est bien indiqué qu'il s'agit d'une telle usine. La traduction contribue à mieux comprendre le texte dans lequel l'auteur dit que c'est dans les magasins de cette usine que tout le monde achetait des vêtements pour leurs enfants, sans égard au montant du salaire.

Nova Makedonija est à la fois le nom de l'institution et le titre du journal macédonien. Dans l'explication, on ne trouve que le deuxième sens – quotidien macédonien. Ce nom offre de nombreuses connotations au lecteur macédonien, car il s'agit d'une grande maison d'édition établie après la deuxième guerre mondiale. Le sens du nom *Nouvelle Macédoine* symbolise la renaissance après la Seconde Guerre mondiale, après la libération. Il est clair que de longues explications nuiraient à la lisibilité du roman et qu'une brève explication est tout à fait suffisante. La question se pose si peut être le nom de cette institution (et journal) devait être traduit et non translittéré.

² Sur la traduction des noms d'institutions voir Humbley : 2004.

Il est intéressant à noter que dans un passage du texte dans lequel les deux personnages utilisent un registre informel, on retrouve les noms de deux institutions : *КУД (KUD)* et *Месна заедница (Mesna zaednica)*. En fait, pour se moquer du narrateur, l'une des filles dit qu'il danse à *KUD Mesna zaednica*. *KUD* est l'acronyme de l'association artistico-culturelle, mais il s'agit des associations où l'on pratique les danses folkloriques, considérées comme démodées par les filles. Cela vaut aussi pour la dénomination *Mesna zaednica*, une sorte d'organisation locale dans laquelle participe la populace. L'acronyme *KUD* est donc remplacé par sa signification et le nom *Mesna zaednica* est complètement omis. Dans ce passage la connotation devient plus importante que la dénotation et ces interventions sont faites en fonction d'une meilleure compréhension du texte de même que pour transférer la nuance péjorative du discours : *danseur dans une association artistico-culturelle d'un quartier de la vieille ville* (ANDONOVSKI : 2014, p. 403)

Les realia macédoniennes

Les realia du domaine de l'alimentation

Dans un passage du roman l'auteur (à l'âge d'enfant) retrouve le cahier avec des recettes de sa grande mère. Le cahier indique comment préparer certains plats macédoniens imposant de nouveaux enjeux d'ordre culturel. Pourtant, la traduction de ces plats est aussi liée aux enjeux phonétiques et extralinguistiques car les lettres initiales des recettes sont des images. De sorte, le plat *chirden* commence en macédonien par la lettre cyrillique *uu* qui est représentée comme un dragon à trois têtes. Pour grader l'image, la traductrice remplace le *chirden* par *Williams* (poires), à cause de la ressemblance de la lettre *w* avec la lettre *uu*.

Le *chirden* n'est pas la seule realia perdue dans la traduction. La lettre *d* est la lettre initiale d'une recette commençant avec des tomates (домати) aux poivrons, des ingrédients typiques des plats macédoniens. Dans la traduction, en raison des exigences phonétique liées à la lettre initiale *d*, on a des dattes, des fruits qui ne sont pas caractéristique pour la Macédoine. En outre, la deuxième recette commence par la lettre *d*: *добро исечкајте кромид (couper bien des oignons)*, une phrase avec laquelle commencent de nombreuses recettes macédoniennes. La traduction française commence aussi avec la lettre *d*, mais les ingrédients - dinde et safran ne font pas partie des recettes macédoniennes.

La realia macédonienne – *кебанчиња* est liée à la représentation de la lettre cyrillique *ќ*. Dans la traduction on trouve la solution *kebabci* qui ne correspond pas au lexème de départ et qui n'est pas présente en français : il s'agit de la dénomination serbe de cette realia. Dans ce contexte, il serait

préférable d'utiliser l'équivalent français *kebab* qui commence par la même lettre et qui est connu dans le milieu culturel français. En fait, ailleurs dans le texte (p. 212), la même realia est traduite *kébabs*.

Dans le groupe des realias désignant des plats typiques macédoniens il faut aussi mentionner les *питулицу* traduits en français avec un équivalent approximatif - *beignets* (ANDONOVSKI : 2014, p. 155) La traductrice a choisi cette solution parce que les beignets sont très semblables aux *pitulici* macédoniennes et en plus ils sont souvent saupoudrés de sucre Tel est aussi le cas avec le mot macédonien *кравачке* traduit par le mot *galette* (ANDONOVSKI : 2014, p. 311) un équivalent culturel approximatif dans la culture cible.

On retrouve deux realia macédoniennes d'origine orientale *локуми* et *шербет*, dont la première est bien connue dans le monde entier. Donc, la première realia est transmise simplement - *loukoums*, tandis que la deuxième, moins connue, est transcrite *cherbette* est suivie d'une brève explication – *eau très sucrée*.

Dans ce groupe, on peut aussi mentionner des produits alimentaires dont le nom représente une marque, des produits d'une entreprise particulière. Ce sont les petits sucres « Frank » et le jus *Sinalko*, sans explications complémentaires. D'autre part, la boisson *Vinjak*, une marque inconnue est expliquée en détail -*marque de brandy serbe, proche du cognac*.

Dans le glossaire il y a aussi le mot *скапа* pour lequel une explication supplémentaire n'est pas nécessaire car cette manière de préparation de la viande est très répandue et pourrait tout simplement être traduite avec le mot *grillade*.

Les autres éléments culturels macédoniens

En ce qui concerne les autres realia macédoniennes mentionnées dans le roman, on peut noter les realia du domaine de la religion, de la musique, de l'architecture, de même que les realia désignant des métiers spécifiques.

Dans le roman on retrouve deux lexèmes du domaine de la religion se référant à la culture religieuse macédonienne. D'abord, c'est le lexème *богомилу* – désignant les membres d'une secte religieuse apparue en Macédoine au cours du XII^e siècle. Leur nom provient du nom de leur leader, le prêtre Bogomil (dont le prénom signifie « aimé par Dieu »). La traductrice a opté à transférer la prononciation, l'empreinte macédonienne, par la transcription *bogomiles* et pour approcher la signification de ce lexème au lecteur francophone elle mentionne que la doctrine de cette secte inspira notamment les cathares. Une realia religieuse est aussi *kandilo* transcrit dans sa forme

plurielle dans l'explication *kandila*. Pourtant l'explication est en singulier – *petit récipient abritant de l'huile que l'on allume devant une icône*.

Du domaine de l'héritage macédonien musical proviennent deux realia *зурли* et *тапани*. Ces deux mots s'utilisent dans le langage quotidien l'un à côté de l'autre quand on fait allusion au mariage. Le premier instrument est transcrit – *tapan* et il est accompagné d'une explication descriptive le rapprochant à l'instrument le plus similaire - *tambour à deux faces*. D'autre part, l'autre instrument est transcrit – *zurla* et il est traduit par *hautbois* sans explications supplémentaires, rendant cette explication vague, non détaillée.

Du domaine de l'architecture, est mentionnée la realia *чардак* transcrite *tchardak* et décrite comme *sorte de balcon sans balustrade*.

Deux realia concernent les habits traditionnels *срма* et *зобани*. La première désigne un fil d'argent utilisé dans le filigrane et dans la décoration des habits traditionnels. Cette realia n'est pas transcrite, mais la description *fil d'argent* (ANDONOVSKI : 2014, p. 169) est incorporée dans le texte. C'est également le cas de la realia *zobani* traduit par le nom générique – *habits traditionnels* (ANDONOVSKI : 2014, p. 228), même s'il s'agit des habits de la région de Vevcani.

La synecdoque *Paloma* (la marque qui remplace le mot générique) n'est pas transférée en français, mais elle est traduite par le mot générique – *mouchoir* (ANDONOVSKI : 2014, p. 210).

Les éléments de la culture croate et leurs équivalents français³

Comme on l'a déjà mentionné, le flux narratif central suit l'histoire de padre Benjamin (d'origine croate) et de Jovana qui se rencontrent en Croatie. Il devient donc, évident qu'on retrouvera des éléments de la culture croate dans le roman. Ces éléments sont à répartir en plusieurs groupes : des anthroponymes, des toponymes, des expressions, des phrases écrites en croate et des realia du milieu croate.

L'analyse des anthroponymes démontre qu'il n'y a pas seulement des anthroponymes croates, mais que les anthroponymes macédoniens se modifient, eux-aussi. C'est le cas du prénom de l'héroïne, la belle rousse Jovana que les Croates appellent *Johana*. La traduction suit fidèlement cette modification, avec une certaine adaptation française – dans la traduction on redouble le *n* – *Johanna*.

Comme la narration est assez complexe, certains personnages des narrations différentes se reflètent. Par exemple, l'ex-copain de Jovana, étudiant

³ Sur les liens macédoniens et croates dans *Sorcière* voir Младеноски: 2011.

en médecine, s'appelle Cvetan Blagorodnic. Le commerçant ragusain, époux de Jovana de Vevcani, s'appelle Florian Gracijancic. Il s'agit d'un jeu de mots, car le nom et le prénom de Cvetan Blagorodnic et de Florian Gracijancic ont le même sens, mais leur étymologie est différente. Cvetko et Florijan signifient « fleur », mais le mot *Cvetko* provient du vieux-slave, tandis que *Florijan* provient du latin. Puis Blagorodnic et Gracijancic signifient « noble » provenant les deux des mêmes sources étymologiques. Cette dualité linguistique et culturelle est difficile à transférer dans le cadre d'une troisième culture – la culture française ou francophone. La traductrice se sert donc, des marges et du glossaire pour expliquer ces jeux linguistico-culturels.

Dans le roman, il y a de nombreux anthroponymes d'origine croate. Padre Benjamin est en fait Vinko Horvatovic, ensuite sont mentionnées Dorica Vugrinec, Anica Pukovic et d'autres noms et prénoms des femmes accusées de sorcellerie. Ces anthroponymes sont transcrits, mais il est à noter que le lecteur macédonien dès le contact avec ces anthroponymes devient conscient qu'il s'agit des anthroponymes croates. D'autre part, la différence de la forme des anthroponymes est peu ou pas du tout visible pour le lecteur francophone.

Ce qui démarque l'espace croate ce sont aussi les toponymes. Ces toponymes sont transcrits, mais on peut supposer qu'ils sont peu connus pour le lecteur francophone, à l'exception de la capitale – Zagreb et de la mer Adriatique. On a l'impression que l'élément étranger est souligné dans le texte source où la mer est appelée *Адриатско море* et non *Јадранско море*, comme on l'appelle normalement. Il s'agit d'une nuance supplémentaire qui n'est pas transmise dans la traduction - *la mer Adriatique*.

La traduction de la ville de Dubrovnik est aussi spécifique car elle est traduite en français avec son ancien nom *Raguse* et ses habitants comme *ragusains*. Cette intervention peut s'expliquer par le désir de la traductrice de situer la narration dans le passé, même si dans le texte source la dénomination *Dubrovnik* prédomine.

Le nom de la large avenue passant par le centre de Dubrovnik est omis dans la traduction. On voit une traduction descriptive accompagnée d'une certaine imprécision. Jovana se promène le long de l'avenue, les jeunes hommes la regardent, mais dans la traduction il y a une généralisation fautive, il ne s'agit pas d'avenue, mais d'une place.

D'autres toponymes dont la fonction est de situer la narration en Croatie sont Medvedgrad, Susegrad, Varazdinske toplice etc. translitérés et laissés sans explication.

Une realia du domaine de l'alimentation est *bajadera* (АНДОНОВСКИ : 2014, p. 284) produit de l'usine croate des sucreries Kraš, qui est bien connu

en Macédoine. Le nom de ce produit fait partie des expressions figées pour désigner une personne jeune, de beauté extraordinaire. Cet élément est aussi omis dans la traduction.

On retrouve d'autres *realia* croates comme *mundir* – un manteau militaire spécifique expliqué comme *uniforme militaire* et le lexème *satnik*-grade militaire inférieur. Le lexème *ban* est utilisé aussi et ensuite expliqué comme *gouverneur d'une région*.

La présence de la Croatie est aussi visible par le fait que non seulement des mots, des expressions, mais des passages entiers du livre sont écrits en croate.

Par exemple, la loupe est appelée *sočivo* et *lupa*, mais dans la traduction on n'a que la loupe. Le mot croate *ura* (АНДОНОВСКИ : 2014, p. 285) est expliqué dans le texte macédonien, comme le mot avec lequel les Croates désignent les heures, mais en français ce mot est complètement omis avec une partie de la phrase. Cette explication dans le texte macédonien que le mot croate *ura* signifie « heure » a fait la traductrice tomber dans le piège de la polysémie. Elle a traduit le syntagme *ura njhalica* come « l'heure qui se balance » (ANDONOVSKI : 2014, p. 305) ne sachant pas que le mot *ura* peut signifier « heure » mais aussi « horloge ». Comme le mot *ura*, le mot *blagavaonica* (ANDONOVSKI : 2014, p. 284) est aussi omis est traduit comme *salle à manger*. Le mot *fiškal* dont le sens n'est pas clair à tous les lecteurs macédoniens est omis comme un mot croate et il est traduit comme *l'avocat de la ville* (ANDONOVSKI : 2014, p. 390).

L'un des traits les plus marquants du roman c'est sa mélodie c'est-à-dire les rimes avec lesquelles l'auteur joue. Une telle rime est créée par des mots croates dans le texte original: *računi za prodadeni inčuni* (АНДОНОВСКИ: 2014, p.286) en ajoutant que ce sont des poissons plus petits que le poisson macédonien-*belvica*. En ce sens, cette partie du texte, offre un triple enjeu : l'enjeu phonétique, mais aussi culturel-transmettre les éléments des deux cultures les deux type de poissons. Malheureusement, dans le texte de la traduction ne sont pas mentionnés les noms des poissons, et il n'y a pas de rimes.

Dans un contexte Jovana mentionne le mot *vinozito* (*arc-en-ciel*) composé de deux mots : *vino* (vin) et *zito* (blé) voulant faire un jeu de mots, mais comme *padre Benjamin* ne la comprend pas elle se rend compte qu'en croate on ne dit pas *vinozito*, mais *duga*. Dans ce cas-là, l'élément croate est gardé dans la traduction et la traductrice recourt à la marge avec une explication supplémentaire : *duga, arc en ciel en Croatie* (ANDONOVSKI : 2014, p. 334).

Parfois les personnages produisent des phrases entières en croate. Florijan Gracijancic, par exemple, dit : « *Idem ja u svoj ured, moram račune narihtati. Tamo ću spavati. Malena moja, idi lezi u svoju sobu. Ujutro budemo popili kavu i bevandu* » (ANDONOVSKI : 2014, p. 285). Le croate ne figure pas dans la traduction, mais ce qui est aussi intéressant c'est que la realia croate *bevanda* est tout à fait omise dans la traduction : « *Demain matin, nous prendrons le café ensemble* ». (306) Sont aussi traduites les expressions « *ludice moja* » et « *mila moja djevojčice* » - « ma petite folle », « ma petite fille » (АНДОНОВСКИ : 2014, p. 34). Le document qui tombe dans les mains de padre Benjamin est traduit du latin en Croate dans le texte source (АНДОНОВСКИ : 2014, p. 24), tandis que dans la traduction, le texte croate est entièrement traduit, et même, il n'est pas séparé par une police particulière, comme c'est le cas de l'original (ANDONOVSKI : 2014, p. 285).

En guise de conclusion

L'analyse des solutions pour les éléments de la culture macédonienne s'ouvre à plusieurs conclusions.

D'abord, quant aux anthroponymes et toponymes, la traductrice a choisi en tant que procédé de traduction, la. La tendance générale est de garder les anthroponymes macédoniens dans la traduction – il n'y a qu'un anthroponyme omis et remplacé par des anthroponymes étrangers, ce qui s'explique par le besoin de transférer le sens de ce passage du texte. Elle évite l'intervention avec des explications complémentaires, sauf dans les cas où une telle intervention est indispensable pour la compréhension du texte.

Les toponymes sont aussi translitérés et rarement expliqués, sauf lorsqu'il s'agit des noms de certains lieux ayant une fonction particulière. Les noms des institutions sont translitérés et il n'y a qu'un seul nom qui est traduit dans le texte, celui de l'usine *Naše dete*. La translittération est abandonnée dans le cas de l'acronyme KUD et le nom *Mesna zaednica* est complètement omis dans le contexte où la connotation, la nuance péjorative s'impose comme priorité.

Les lettres cyrilliques sont translitérées en latines en fonction d'une meilleure compréhension du texte ce qui entraînera l'omission des realia du domaine de l'alimentation. Quand ces realia ne sont pas liés aux exigences de nature phonétique la traductrice trouve des équivalents approximatifs dans la culture-cible, là où il y en a, ou recourt à l'explication quand c'est inévitable.

Les autres realia sont soit expliqués (*kandila, bogomiles, zurli, tapani*) soit traduits avec une paraphrase ou explications de caractère générique (*srma, zobani*).

Une traduction fautive est liée à la realia *kebabcici* désignation serbe des *kebabs*.

De l'analyse des éléments culturels croates intégrés dans le texte on peut tirer plusieurs conclusions.

Premièrement, l'auteur situe la narration en Croatie et cette localisation est soulignée par des moyens différents: des mots, des expressions, des passages en croate, des anthroponymes et toponymes croates et des realia croates. Les anthroponymes et les toponymes sont translittérés et s'il s'agit d'un jeu de mots, les explications sont données dans les marges et dans le glossaire.

Les mots, les expressions et les phrases figurant en croate dans le texte de départ sont complètement traduits en français. En effet, en raison de la proximité du macédonien et du croate, le lecteur macédonien n'a pas besoin d'explications supplémentaires et comprend généralement le sens du texte croate. D'autre part, les francophones ne sont pas en mesure de déchiffrer le sens et il serait en vain de laisser les phrases croates dans la traduction.

Quant aux realia croates, une partie d'elles (*satnik, ban, mundir*) sont gardées dans la traduction et elles sont accompagnées d'explications. Pourtant on perçoit une tendance générale vers l'omission des realia croates surtout des celles du domaine de l'alimentation : *bajadera, inčuni, bevanda*. L'accent est donc mis sur le sens du contexte.

Le syntagme croate *ura njihlica* est fautivement traduit comme *l'heure qui se balance*, négligeant le fait qu'il s'agit d'un mot polysémique.

Si l'on compare la traduction des éléments croates et macédoniens, on peut constater une tendance à retenir les éléments macédoniens dans le texte (même en leur forme originale) et une tendance vers l'omission des éléments de la culture croate. Cette tendance est probablement due à la nationalité de la traductrice, étant d'origine macédonienne et ne connaissant pas bien la culture croate. Quant aux realia, les mots sans équivalents dans la culture cible, ces mots sont le plus souvent expliqués dans la marge (ou dans le contexte même) l'omission des realia macédoniens étant généralement due aux besoins de la compréhension.

La traduction du roman *Sorcière* est très difficile du point de vue culturel car elle exige une connaissance profonde, non de deux, mais des trois cultures : la macédonienne, la croate et la culture française. En fait, le traducteur ne doit pas être biculturel, il doit être triculturel. Par cette traduction, la traductrice a démontré une connaissance profonde des cultures macédonienne et française qui résulte en solutions réussies ou en explications

courtes, mais précises et claires. Pourtant, une certaine incohérence peut être remarquée dans la traduction des éléments de la culture croate.

BIBLIOGRAPHIE

Latine:

- ANDONOVSKI, Venko (2014). *Sorcière*. Bruxelles: Kantoken.
- CARMEN, Valero-Garcés (1995). *Modes of Translating Culture: Ethnography and Translation*. Meta. 40.4.
- CLIFFORD, James & MARCUS, George (1986). *Writing culture: the poetics and politics of ethnography*. California: University of California Press.
- DAYRE, Jean & MAIXNER, Rudolf & DEANOVIĆ, Mirko (1996). *Hrvatsko-francuski rječnik*. Zagreb: Nedeljko Dominović.
- ECO, Umberto (2006). *Dire presque la même chose*. Paris : Éditions Grasset & Fasquelle.
- GALISSON, Robert (2000). “La pragmatique lexiculturelle pour accéder autrement, à une autre culture, par un autre lexique“. *Mélanges Crapel*, n. 25. Nancy : Centre de recherches et d’applications pédagogiques en langues. p.47-73.
- HUMBLEY, John (2006). “La traduction des noms d’institutions“, *Meta* 51.4. p. 671-689.
- LADMIRAL, Jean-René (1994). *Traduire : théorèmes pour la traduction*. Paris : Gallimard.
- MOUNIN, Georges (1963). *Les problèmes théoriques de la traduction*. Paris : Gallimard.
- MOUNIN, Georges (1994). *Les belles infidèles*. Lille : Presses Universitaires de Lille.
- MUNDAY, Jeremy (2001). *Introducing translation studies*. London and New York: Routledge.
- NIDA, Eugene (1945). “Linguistic and ethnology in translation problems“. *Word* 1. 194-208.
- NIDA, Eugene (2003). *Toward a science of translating*. Leiden:Brill.
- VENUTI, Lawrence (2008). *The translator’s invisibility: A history of translation*. London and New York: Routledge.

Cyrillique:

- АНДОНОВСКИ, Венко (2014). *Вештица*. Скопје: Лакрима литералис.

- АРСОВА-НИКОЛИЌ, Лидија (1999). *Преведување: теорија и практика*. Скопје: Универзитет “Св.Кирил и Методиј”.
- ВЛАХОВ,С & ФЛОРИН, С (2012). *Непереводимое в переводе*. Москва: Р. Валент.
- ЃОРЃИОСКА, Ж & МАКАРИЈОСКА, Л (2013). „Црковнословенизмите во романите на Венко Андоновски“ во *Македонскиот јазик како средство за комуникација и како израз на културата*. Скопје: Институт за македонски јазик „Крсте Мисирков“.
- МИХАЈЛОВСКИ, Драги (2006). *Под Вавилон – Задачата на преведувачот*. Скопје: Каприкорнус.
- МЛАДЕНОСКИ, Ранко (2011). “Македонско-хрватските интеркултурни релации во романот „Вештица“ од Венко Андоновски“, *Hrvatsko-makedonske književne, jezične i kulturne veze*, Књига III. Rijeka: Filozofski fakultet u Rijeci. p. 161-172.
- ПОПОСКИ, Алекса & АТАНАСОВ, Петар (2007). *Македонско-Француски речник*. Скопје: Култура, Мисла, Наша Книга.
- (2017) *Правопис на македонскиот јазик*. Скопје: Институт за македонски јазик „Крсте Мисирков“.